

Face à la menace d'une Troisième Guerre mondiale, que ressent votre coeur ?

Entre l'angoisse pour l'humanité et la force de votre foi, livrez-nous votre vérité intérieure sur ce chaos et sur la lumière que vous espérez voir renaître.

Il y a des nuits où fermer les yeux ne suffit plus à éteindre le monde. Les images s'y engouffrent quand même : villes en cendres, cartes redessinées par des bombes, visages d'enfants portant déjà le poids de ce que les adultes ont fait de leur avenir. J'ai peur. Je le dis sans honte, parce que cette peur n'est pas de la lâcheté — c'est de l'amour à l'état brut, un amour si vif qu'il tremble devant la possibilité de tout perdre. Je pense à ma famille, à mes amis, à mes proches. Je pense surtout à ceux qui n'ont pas de toit pour se croire en sécurité, aux vulnérables que le monde a déjà abandonnés avant même que les prochaines bombes tombent.

Et au coeur de cette peur, il y a Gaza. Il y a la Palestine. Des hôpitaux bombardés, des familles entières effacées de la surface de la terre, dont il ne reste que des noms griffonnés sur des linceuls blancs. Ce que le monde laisse se perpétrer là-bas n'est pas une guerre. C'est un génocide. Et notre bien-aimé Khalifa, Hazrat Mirza Masroor Ahmad, qu'Allah soit son aide, l'a dit avec la clarté que les dirigeants du monde n'ont pas eu le courage d'assumer. Dans son sermon du 27 octobre 2023, Huzoor a condamné sans équivoque les bombardements israéliens contre des milliers de civils innocents et a dénoncé les grandes puissances qui alimentent ce feu tout en prétendant vouloir l'éteindre, dénonçant une vengeance *"qui a dépassé toutes les limites."* Le monde a entendu. Et le monde a détourné les yeux.

Ce qui rend cette douleur encore plus déchirante, c'est de savoir que nous avons été prévenus. Depuis plus de vingt ans, Hazrat Mirza Masroor Ahmad (qu'Allah lui accorde son aide) alerte le monde avec une lucidité que l'histoire valide aujourd'hui dans le sang. Dès 2003, ses sermons avertissaient d'une course folle vers la destruction nucléaire. En 2012, il a écrit personnellement à Barack Obama, David Cameron et Angela Merkel, leur signifiant que l'injustice entre les nations porte en elle les germes d'une conflagration mondiale. Il a pris la parole devant le Congrès américain, devant le Parlement européen, devant l'UNESCO. En mai 2026, à Tilford, ses mots ont sonné comme un glas : une guerre mondiale a déjà commencé, et le monde y somnambule,

pièce après pièce, sans en mesurer l'abîme. Sa voix a traversé des parlements et des palais. Et le monde n'a pas écouté.

Le Saint Coran nous avait pourtant éclairés depuis des siècles : « *La corruption est apparue sur terre et sur mer par suite des œuvres qu'ont faites les mains des hommes.* » (Ar-Rum, 30:42). Ces mots ne sont pas une fatalité, ils sont un miroir que notre Khalifa a tenu devant les visages des puissants, et dans lequel beaucoup ont refusé de se regarder. Car on ne contemple pas aisément la vérité quand on est ivre de pouvoir, quand des puits de pétrole pèsent plus lourd dans la balance que des corps d'enfants. La corruption que nous avons semée nous regarde maintenant en face, et son regard est insoutenable.

Et moi, dans tout cela, où suis-je ? Suspendu dans l'incertitude, cette condition vertigineuse qui est peut-être la plus honnête de l'être humain face à une histoire qui bascule. Survivrai-je à ce qui vient ? Verrai-je le monde se transformer en quelque chose que mes mots ne sauraient encore nommer ? Cette ignorance ne me paralyse pas, elle révèle. Car c'est en me confrontant à ma propre finitude que je comprends ce qui compte vraiment : non pas la possession, non pas la puissance, mais le lien. La présence de l'autre. Ce repas partagé avec ceux qu'on aime qui devient, à la lumière de la menace, soudainement sacré.

Le Coran proclame avec une force absolue : « *Et, en vérité, Nous avons honoré les enfants d'Adam, ...* » (Al-Isra, 17:71). Le réfugié qui traverse une mer glaciale, la mère qui berce son nourrisson sous les décombres, l'enfant palestinien qui tend la main vers un ciel qui n'envoie que des bombes : tous portent cette dignité que Dieu lui-même a scellée et qu'aucun arsenal ne peut véritablement anéantir. La guerre commence toujours par là : on déshumanise d'abord, et les bombes suivent. La déshumanisation est le fils aîné de l'injustice et le père de tous les génocides. Notre Khalifa le dénonce sans relâche depuis des décennies, et l'histoire lui donne raison avec une cruauté implacable.

Et pourtant, quelque chose en moi refuse de se laisser écraser. Ce quelque chose, c'est la foi. Non pas une foi béate, mais une foi lucide qui a regardé le chaos en face et qui tient bon. Si ces temps de troubles m'effraient, ils me confirment aussi que la Khilafat Ahmadiyya est la boussole que le monde cherche en aveugle. Une communauté établie

dans 204 pays, fondée sur une structure que deux siècles d'adversité n'ont pu fracasser. Notre Khalifa n'a pas attendu que les guerres éclatent pour parler de paix. Il a porté ce message au Congrès, aux parlements, dans les salles du pouvoir, avec la même constance, la même dignité, le même amour douloureux pour une humanité qui parfois ne mérite pas cet amour mais en a, plus que jamais, besoin.

Car au fond de ce chaos, je porte une espérance que rien ne peut éteindre : je crois de tout mon cœur que l'Islam Ahmadiyyat triomphera. L'avènement du Messie Promis, Hazrat Mirza Ghulam Ahmad (pssl), n'était pas un événement anodin. C'était une réponse divine à une humanité qui avait perdu le nord. Et c'est à travers la diffusion de son message, celui du *Love for All, Hatred for None*, que la lumière renaîtra. Le Coran en fait la promesse : « *et Nous avons fait de vous des clans et des tribus afin que vous puissiez vous reconnaître.* » (Al-Hujurat, 49:14). Entre-connaître. Pas dominer. Se connaître.

Mais voici la question qui me revient, lancinante, quand je pose honnêtement la main sur mon cœur : sommes-nous prêts ? La Khilafat a la structure, la communauté a la foi, les avertissements ont été donnés. Mais moi, suis-je à la hauteur de ce qui m'attend ? Ce trouble est sain. Il m'oblige à ne pas me reposer sur la certitude collective et à comprendre que chaque Ahmadi est un ambassadeur de la paix, et que chaque prière est un acte de résistance. Notre Khalifa nous l'a dit avec une simplicité bouleversante : « *C'est la prière seule qui peut vous sauver.* » Dans un monde qui a oublié le ciel, rappeler aux hommes qu'ils sont regardés d'en haut est peut-être l'acte le plus courageux qui soit.

Voilà ce que ressent mon cœur : une fracture vive entre la peur et l'espoir, entre l'angoisse pour ceux que j'aime et la certitude que cette épreuve n'est pas sans sens. Je pleure pour Gaza. Je tremble pour le monde. Je prie, les mains ouvertes, pour que l'humanité se réveille avant qu'il ne soit trop tard. La guerre est la faillite de l'imagination humaine. La paix, celle que notre Khalifa appelle de ses vœux depuis plus de vingt ans, en est le chef-d'œuvre. Et je continuerai de croire, contre toute évidence, que cette humanité en est encore capable. Car c'est cela, au fond, qu'est la foi : non pas l'absence du doute, mais le choix, chaque matin, de ne pas lui laisser le dernier mot.